

Catherine Coquio

De ses recherches sur le décadentisme, elle a bifurqué pour devenir une spécialiste des témoignages post-génocidaires. Elle prône leur lecture attentive contre une « monumentalisation de la mémoire »

Mal de mémoire

JEAN-LOUIS JEANNELLE

Vous pensiez l'interroger sur les deux essais qu'elle vient de publier, mais à peine vous a-t-elle servi un thé que Catherine Coquio vous parle tout à trac de ses projets collectifs à l'université Paris-Diderot, où elle enseigne la littérature comparée. Comme ce réseau qu'elle est en train de créer, réunissant universitaires et enseignants du second degré : « *L'université se gargarise d'être ouverte sur la "cité", mais le dialogue avec les collèges ou les lycées est quasi inexistant. Pourtant, le malaise que beaucoup ont éprouvé dans le secondaire après les attentats de janvier montre ce qu'un tel échange a d'urgent. Car les politiques mémorielles sont un écran de fumée si elles n'empêchent pas les communautés de se replier sur elles-mêmes. Tant que notre "mémoire" officielle contournera les mémoires non occidentales, marquées par la colonisation et les conflits au Moyen-Orient, l'intégration républicaine restera une langue de bois.* »

La bibliothèque de Catherine Coquio n'est pas un refuge : ses portes sont grandes ouvertes sur le monde contemporain. Pourtant, rien ne la prédisposait à s'intéresser aux témoignages ni à créer (en 1997) une association de recherche sur les crimes contre l'humanité et les génocides – une première à une époque où l'université française considérait ces questions de très loin. Rien dans sa formation du moins, puisque Catherine Coquio est issue d'un cercle très fermé en Sorbonne : le séminaire de Jean de Palacio, grand spécialiste de la « littérature de décadence ». « *Mes recherches étaient placées sous le signe de l'ironie esthétique de Baudelaire, chez qui le dandysme se mêle à un goût provocateur pour la vulgarité moderne – le kitsch avant la lettre.* » Après un mémoire sur l'arabesque fin de siècle, elle consacre une thèse à André Rouveyre. Rouveyre ? « *Oui, pardon... C'est un dessinateur génial, devenu un écrivain assez bizarre, proche de Gourmont, Apollinaire et Matisse, un peu oublié aujourd'hui.* » Cette plongée en apnée dans l'univers fin de siècle lui réserve pourtant une surprise, à savoir la rencontre de Mécislas Golberg, dont Rouveyre avait illustré un essai d'esthétique. Ce juif venu de Pologne, mort précocement de la tuberculose et considéré comme décadent alors qu'une extraordinaire énergie révolutionnaire l'animait (« *Il prônait une politisation des chômeurs et des rebuts de la société, hors de tout syndicat ou de tout parti* »), fait bifurquer le chemin de Catherine Coquio :

Parcours

1960 Catherine Coquio naît à Paris.

1997 Création de l'Association internationale de recherches sur les crimes contre l'humanité et les génocides.

2004 *Rwanda. Le réel et les récits* (Belin).

2007 *L'Enfant et le Génocide* (avec Aurélia Kalisky, Robert Laffont).

2012 Professeur à l'université Paris-VII-Denis-Diderot

2014 *Roms, Tsiganes, nomades. Un malentendu européen* (avec Jean-Luc Poueyto, Karthala).

rine Coquio : la voici qui affronte l'histoire de l'antisémitisme (reconstituée par Léon Poliakov) et celle des mythes raciaux (analysés par Maurice Olender), puis se consacre à Walter Benjamin et au spécialiste de la mystique juive Gershom Scholem, avant d'être requise par l'histoire contemporaine la plus brûlante : le génocide des Tutsi au Rwanda en 1994, Srebrenica en juillet 1995...

Devenue maître de conférences à la Sorbonne, Catherine Coquio lance, hors cursus, un séminaire consacré à la violence politique et aux littératures des camps : « *Cela comblait une attente : à l'époque, rien n'existait en France sur ces questions, contrairement aux Etats-Unis.* » Son directeur de thèse l'avait vue évoluer avec étonnement : « *Alors, vous voilà tombée dans les génocides ?* », m'a-t-il demandé un jour. En 1997, ses collègues la soutiennent lorsqu'elle organise un grand colloque mais la présidence de l'université regimbe (on lui refuse un amphithéâtre, que lui octroie le rectorat...). Et les choses s'accroissent : une tribune dans *Libération* contre l'élection au Collège de France de l'historien Gilles Veinstein, qui disait publiquement son doute sur l'existence d'un « génocide » arménien, en 1998 ; sa participation à la commission d'enquête citoyenne sur l'implication de la France au Rwanda, en 2004 ; le travail mené avec des anthropologues et des historiens sur la manière dont la « question rom » perturbe les notions d'Etat, de peuple ou de frontières, à

partir desquelles l'Europe s'était idéalement pensée (*Roms, Tsiganes, Nomades*, Khartala, 2014)...

Le paradoxe est que, considérée comme une spécialiste du témoignage, Catherine Coquio se heurte à son tour à l'institutionnalisation galopante de ce champ. « *Il y a là une sorte de malentendu : l'étude des génocides se confond aujourd'hui avec celles des mémoires collectives. Mais pour moi, travailler, par exemple, à faire reconnaître*

« Les politiques mémorielles sont un écran de fumée si elles n'empêchent pas les communautés de se replier sur elles-mêmes »

les responsabilités de la France au Rwanda, ce n'était pas une bataille pour la mémoire ; c'était une bataille pour la "réalité" : une bataille politique, indissociable de l'étude des textes. »

Ce malentendu, Catherine Coquio le dissipe aujourd'hui en publiant coup sur coup deux livres. L'un, *Le Mal de vérité*, s'attaque à cette culture de la mémoire dont nos sociétés se nourrissent depuis le milieu des années 1980, sorte de religion civile dont le « devoir de mémoire » constitue le principal article de foi. L'autre, *La Lit-*

térature en suspens, oppose à cette doxa une lecture attentive des témoignages, que Coquio entend libérer des discours sur l'indicible ou sur l'interdit de représentation. Elle en tire à la fois une critique de la « mémoire », mythe social devenu un obstacle à une « pensée du politique », et une anthropologie de la vérité.

Qu'on n'attende pas toutefois une nouvelle critique des « abus de la mémoire », dénoncés par Tzvetan Todorov dès 2004.

Ici, c'est de l'intérieur même du continent mémoriel qu'il s'agit de répondre au « mal de vérité » à l'œuvre dans nos sociétés. Car le « memory turn » actuel est une réaction lointaine aux politiques de « mensonge total et définitif », comme disait Hannah Arendt, mises en place depuis les années 1930 par les régimes totalitaires ou génocidaires. Aussi s'agit-il de résister à la tentation de sacrifier les témoignages. Chacun à leur manière, la critique Shoshana Felman ou le philosophe Jacques Derrida avaient, en effet, développé une sorte de mystique du témoignage. Plus récemment, on a exalté dans les œuvres post-génocidaires un « passage de témoin » au lecteur, touché et comme converti par le récit. Or, une telle « monumentalisation de la mémoire », sorte de christianisation de la Shoah, n'a eu, selon Catherine Coquio, pour effet que de priver les œuvres ou les débats de leurs véritables enjeux politiques et de crispier les identités collectives.

« *Enfin, finalement, travailler sur le témoignage ne m'a pas tant éloignée de mes premiers objets. Ma question était celle du devenir politique du nihilisme : mesurer l'abîme survenu entre les pensées décadentistes du XIX^e siècle et ce qui s'est réellement produit, à savoir l'anéantissement programmé de peuples entiers. Le statut très particulier des témoignages tient à cet écart : ils sont l'envers des mythes nés des théories de la dégénérescence (comme la race). Même si la vérité qu'ils visent est irréductible à la logique de la preuve, ils n'en sont pas moins la meilleure réponse au négationnisme.* » Laisser les mémoires s'affronter, c'est s'exposer à ce que « *même les morts ne [soient] plus en sûreté* », pour reprendre une formule de Walter Benjamin. Du dialogue entre chercheurs et enseignants du secondaire, Catherine Coquio espère tirer à l'avenir une réponse au « mal de vérité » qui travaille nos sociétés. ■

Extrait

« *Dans la littérature de la Catastrophe, les fonctions vitales de l'art apparaissent au grand jour, mais inflexibles par l'acte de témoigner, qui limite les envolées de l'imagination créatrice et confie à la littérature de tout autres tâches que celles qui lui étaient échues jusque-là : celles non seulement de dire et raconter la "vérité" vue ou vécue, mais de la promettre et de l'assermenter par sa présence à l'événement censé garantir son dire-vrai. Par ce serment, la parole du témoin se rattache (...) à la sphère juridico-religieuse. Mais ce n'est pas ce serment qui met la littérature en suspens : c'est la réalité qui le rend nécessaire. Et celle-ci transforme l'acte de témoigner lui-même : le témoin de la Catastrophe prête serment aux vivants au nom des morts : par la vérité qu'il énonce il lui faut tenter de rendre justice à des disparus, de ritualiser un deuil et de rétablir un continuum détruit par autre chose que le temps.* »

LA LITTÉRATURE EN SUSPENS, P. 14

La « Bibliothèque de la Catastrophe »

UNE SÉRIE D'INTERDITS se sont longtemps imposés en matière de témoignage. Le plus connu est la formule d'Adorno : « *Ecrire un poème après Auschwitz est barbare.* » Mais ce que ces prescriptions négatives ont longtemps masqué, c'est l'incroyable diversité des réponses littéraires à l'extermination. Chroniques, journaux, documents-fictions, poèmes, essais, récits d'enfance : Catherine Coquio livre accès à cette gigantesque « *Bibliothèque de la Catastrophe* » en y intégrant les littératures yiddish de la destruction (« *Khurbn* ») et

la « *littérature des ravins* » en URSS.

A cette vue d'ensemble répond une immersion dans quelques grandes œuvres : David Rousset, Jean Cayrol, Jean Améry, Piotr Rawicz, Etty Hillesum, Aharon Appelfeld, ou encore Imre Kertész, Prix Nobel en 2002, à qui est empruntée la formule-titre. Une telle pluralité tient à ce que le témoignage n'est pas un genre, mais un acte moral qui emprunte à tous les genres et enjambe les frontières entre discours factuels et fiction aussi bien qu'entre documents et littérature, qui s'en trouve bouleversé

Car le témoignage n'accomplit « *son (possible) devenir littéraire qu'en faisant schisme, en mettant la littérature en suspens* », non pour la nier, mais pour la reconduire selon des modalités imprévisibles. ■ J.-L. J.

LA LITTÉRATURE EN SUSPENS, ÉCRITURES DE LA SHOAH : LE TÉMOIGNAGE ET LES ŒUVRES, de Catherine Coquio, L'Arachnéen, 512 p., 32 €. Du même auteur, signalons la parution du *Mal de vérité*, ou l'utopie de la mémoire, Armand Colin, « *Le temps des idées* », 318 p., 25 €.

MARCHÉ DU LIVRE

50 librairies

livres anciens
livres épuisés
livres d'occasion

PARC GEORGES BRASSENS

les samedis et dimanches
104 rue Brancion PARIS XV^e
ouvert de 9h à 18h www.gippo.org



BRUNO LÉVY POUR « LE MONDE »